



## D'OLAUDAH EQUIANO À MARY PRINCE

### La voix des esclaves ?

**Stéphanie BORY-BROSSARD**

*Université Jean Moulin – Lyon 3*

#### **Introduction**

Les historiens étudiant la question de l'esclavage ont longtemps négligé la voix des esclaves et le rôle qu'elle a pu jouer dans l'abolition de la traite tout d'abord, puis dans l'émancipation. Plusieurs récits subsistent : ceux d'Albert Gronniosaw, *A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of Albert Ukawosaw Gronniosaw, an African Prince, As Related by Himself*, publié en 1770 et d'Ignatius Sancho, *The Letters of the Late Ignatius Sancho*, en 1782, de John Marrant, *A Narrative of the Lord's Wonderful Dealings with John Marrant, a Black*, dont la seconde édition sort en 1785 et d'Ottobah Cugoano, aussi connu sous le nom de John Stuart en 1787, *Thoughts and Sentiments on the Evil and Wicked Traffic of the Slavery and Commerce of the Human Species*, etc. Ces récits sont aujourd'hui redécouverts et nous nous proposons de nous attarder sur les plus célèbres d'entre eux, deux incontournables : ceux d'Olaudah Equiano et, plus particulièrement, de Mary Prince.

Le premier, intitulé *The Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African, Written by Himself*, paraît pour la première fois en 1789, soit au début de la période étudiée, grâce à une souscription financée par 311 personnes. Son auteur, enlevé en Afrique et transporté dans les Antilles, est le premier Africain à rédiger son autobiographie, probablement avec l'aide de Thomas Hardy, alors à la tête de la *London Corresponding Society*. Son récit, retraçant sa quête de liberté, oscille entre récit de voyages et autobiographie spirituelle. Olaudah Equiano dénonce davantage la traite des esclaves que le quotidien de leur vie qu'il a finalement peu connu, ce qui ne nous surprend guère compte tenu du contexte de rédaction (à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). L'ouvrage de Mary Prince, *The History of Mary Prince*, paraît quant à lui en 1831, c'est-à-dire plusieurs années après l'abolition de la traite, au moment des débats au sujet de l'émancipation des esclaves. C'est le premier récit publié en Angleterre évoquant la vie d'une esclave noire, née dans les Bermudes puis emmenée à Antigua et à Londres. Il nous faut néanmoins

souligner une différence majeure entre ces deux récits : *The Life of Olaudah Equiano* a été rédigé par un seul auteur, Olaudah Equiano lui-même comme indiqué dans le sous-titre, alors que *The History* est le résultat d'une collaboration à quatre, voire à six mains, dans la mesure où Susanna Strickland est son *amanuensis* et Thomas Pringle l'éditeur de l'ouvrage. Le lecteur est averti dès la préface de l'existence d'un tel filtre :

The narrative was taken down from Mary's own lips by a lady who happened to be at the time residing in my family as a visitor. It was written out fully, with all the narrator's repetitions and proximities, and afterwards pruned into its present shape [MP, 3].

Cette médiation soulève d'emblée des questions : quelle voix le lecteur entend-il au fil des pages ? Cet ouvrage n'est-il que le récit d'une vie ou revêt-il une autre fonction ?

Ainsi, *The History of Mary Prince* résonne de la voix forte d'une esclave qui a pris la parole. Cette voix est-elle seulement celle de Mary ou peut-elle devenir la voix des esclaves dans leur ensemble ? Ne se réduit-elle pas finalement qu'à celle des abolitionnistes ?

### **I. The History ou la voix d'une esclave**

Olaudah Equiano et Mary Prince dressent tous deux le récit d'une vie, de leur vie puisque Olaudah utilise dès la première page de son autobiographie les termes « memoirs » et « history » [OE, 9]. Il raconte, dans un ouvrage de près de 180 pages, ses aventures, sur fond d'épopée maritime. Quant à Mary Prince, elle dicte le résumé de sa vie, commençant son récit ainsi : « I was born at Brackish-Pond, in Bermuda, on a farm belonging to Mr Charles Myners » [MP, 7]. Née en 1788 dans les Bermudes, elle appartient successivement à plusieurs maîtres : le Capitaine Williams tout d'abord, puis le Capitaine I-, M. D – et enfin John Wood. Elle se convertit à l'Église morave où elle rencontre Daniel James, ancien esclave, qu'elle épouse en 1826. Elle suit ses maîtres jusqu'en Angleterre deux ans plus tard et, victime de mauvais traitements, elle décide de se rendre en novembre à la *Anti-Slavery Society* à Londres afin de se plaindre. Mary Prince est en effet considérée comme libre tant qu'elle se trouve sur le sol britannique. Elle quitte donc ses maîtres, mais ne peut retourner à Antigua où elle conserve son statut d'esclave. Elle entre en 1829 au service des Pringle comme domestique.

L'histoire de Mary Prince se résume à une vie de souffrances et son récit est ponctué des descriptions des actes de violence qu'elle subit, avec un tel foisonnement de détails que le lecteur se sent parfois mal à l'aise. Celle-ci est victime de multiples sévices, tant corporels que psychologiques. Elle

décrit par le menu tous les instruments de torture auxquels ont recours ses différents maîtres, qu'elle compare à des « bouchers » (« I found it was going from one butcher to another », *MP*, 20) :

She [My mistress] caused me to know the exact difference between the smart of the rope, the cart-whip, and the cow-skin, when applied to my naked body by her own cruel hand. [*MP*, 14]

Ceux-ci n'hésitent pas à utiliser une véritable torture psychologique à l'encontre de Mary qui doit quitter sa famille et est régulièrement privée de sommeil.

La répétition des souffrances infligées à la jeune femme est mise en valeur par l'emploi récurrent des marqueurs de temps, comme les périodes passées dans chaque maison, six ans puis seize ans, en parallèle avec des adverbes tels que « daily » qui indiquent combien ces souffrances sont le lot quotidien de Mary ; ainsi page 18 : « For five years after this I remained in his house, and almost daily received the same harsh treatment ». Elle décrit page 19 sa journée de travail qui débute à l'aube et s'achève tard dans la nuit : « [I] had to stand up to my knees in the water, from four o' clock in the morning; [we] went back to our employment till dark at night ». 18 lignes sont consacrées à cette description.

Enfin, Mary semble penser que seule la mort viendra la délivrer. C'est la seule issue possible, à l'instar de Hetty, esclave pour laquelle elle se prend d'affection mais qui décède à la suite d'un châtement infligé par leur maître pour la perte d'une vache. Enceinte, Hetty accouche prématurément d'un bébé mort-né et ne se remet pas de ses blessures : « All the slaves said that death was a good thing for poor Hetty », [*MP*, 16]. Mary semble alors envier son sort :

There was no end to my toils – no end to my blows. I lay down at night and rose up in the morning in fear and sorrow; and often wished that like poor Hetty I could escape from this cruel bondage and be at rest in the grave. [*MP*, 16]

Le repos sur terre lui étant refusé, Mary aspire au repos éternel. La mort est alors préférable au statut d'esclave, mais, selon elle, Dieu lui a réservé une autre destinée : « But the hand of that God whom then I knew not, was stretched over me; and I was mercifully preserved for better things », [*MP*, 16]. Quel autre destin si ce n'est raconter son histoire ?

*The History* peut ainsi être considéré comme un testament attestant des souffrances endurées non seulement par Mary elle-même, mais aussi par d'autres esclaves, souffrances dont elle a été le témoin. Tel est son désir, ce qu'indique Thomas Pringle dès les premières lignes de la préface :

The idea of writing Mary Prince's history was first suggested by herself. She wished it to be done, she said, that good people in England might hear from a slave what a slave had felt and suffered. [MP, 3]

Elle évoque à plusieurs reprises les sévices subis par d'autres esclaves qu'elle a côtoyés, à l'instar de Hetty précédemment citée, Daniel (« Mr D- had a slave called old Daniel, whom he used to treat in the most cruel manner », MP, 21) ou Ben (« Mr D- had another slave called Ben », MP, 21). Leur quotidien illustre l'histoire de Mary, qui voit dans le sort réservé à Daniel, ce qui l'attend pour ses vieux jours : « [...] in his wretched case we saw, each of us, our own lot, if we should live to be as old », *ibid.* Son récit prend donc la forme d'un documentaire.

Mary Prince insiste à plusieurs reprises sur le fait que son témoignage, représentant la voix d'une esclave, est parfaitement légitime :

Oh the horrors of slavery! [...] But the truth ought to be told of it; and what my eyes have seen I think it is my duty to relate; for few people in England know what slavery is. I **have been** a slave – I **have felt** what a slave feels, and I **know** what a slave knows. [MP, 21, idem 38, gras ajoutés]

On peut noter ici la gradation des verbes utilisés : de l'existence à la connaissance, en rythme ternaire, ce qui renforce l'aspect solennel. Elle considère même que témoigner est son devoir, si bien que sa voix devient celle de tous les esclaves et que son récit prend une dimension plus large : « In telling my own sorrows, I cannot pass by those of my fellow-slaves – for when I think of my own griefs, I remember theirs », [MP, 22].

## II. La voix des esclaves

*The History* reprend en effet les thématiques et les schémas de nombreux autres récits d'esclaves, ce qui en fait un récit universel sur la vie des esclaves au XIXe siècle. Mary devient alors la porte-parole, ou le porte-voix, de tous les esclaves.

La religion est présente dans les deux récits par le motif de la conversion. Olaudah Equiano, qui se convertit très tôt, s'approprie un discours chrétien qu'il utilise en tant que mode d'expression, accumulant les références bibliques. Ce discours est moins développé chez Mary Prince qui considère néanmoins la religion comme une forme de libération. Elle suit le parcours habituel des récits d'esclaves, c'est-à-dire le péché, la prise de conscience des péchés suivie par le repentir. Elle utilise dans un premier temps le terme « fault » [MP, 25], puis elle se qualifie elle-même de pécheresse : « I was a great sinner » [MP, 29]. Au fur et à mesure de sa vie,

elle multiplie les remarques sur la moralité ou l'absence de moralité de ceux qui l'entourent. Elle excuse ainsi les esclaves qui doivent aller au marché le dimanche, rejetant la faute sur leurs maîtres :

It is very wrong, I know, to work on Sunday or go to market; but will not God call the Buckra men to answer for this on the great day of judgement – since they will give the slaves no other day? [MP, 28]

De même, lorsqu'elle explique qu'elle a gagné l'argent nécessaire pour acheter sa liberté, elle s'empresse de préciser que ce fut par des moyens honnêtes : « I wanted, by all honest means, to earn money to buy my freedom » [MP, 27]. Quant aux maîtres blancs qui ne respectent pas la morale chrétienne, ils semblent subir la colère divine, ce qui n'est pas sans rappeler des épisodes bibliques. Ainsi, lorsque Mary casse un pot en terre, son maître l'insulte et la frappe violemment. Tout en décrivant l'excès de violence qu'elle subit, Mary explique aux lecteurs que les éléments semblaient également se déchaîner, transformant ce passage en véritable scène apocalyptique : « Oh I thought the end of all things near at hand, [...] the earth was groaning and shaking », [MP, 17]. Après un tremblement de terre, c'est un déluge que doivent plus tard affronter les maîtres qui ont détruit le lieu de prières bâti par les esclaves :

A flood came down soon after and washed away many houses, filled the place with sand, and overflowed the ponds: and I do think this was for their wickedness; for the Buckra men there were very wicked. [MP, 23]

Elle progresse en outre de l'ignorance à la connaissance, et ce tant sur le plan de sa vie que de sa conscience. Ainsi, au début de son récit, elle insiste sur sa naïveté quant à son statut d'esclave : « This was the happiest period of my life; for I was too young to understand rightly my condition as a slave », [MP, 7] ainsi qu'au sort qui l'attend lorsqu'elle est vendue à Captain I : « I did not know where I was going, or what my new master would do with me » [MP, 12]. Elle arrive dans sa nouvelle maison à la nuit tombée et l'obscurité qui l'entoure est le reflet de son ignorance : « It was night when I reached my new home. [...] I could not see much of it that night ». Elle s'empresse cependant d'ajouter : « I saw too much of it afterwards » [MP, 13]. En revanche, dans les dernières pages, elle revendique son expérience pour conférer une plus grande légitimité à son récit. Elle accède ainsi à la « vérité » qu'elle souhaite transmettre : « All slaves want to be free – to be free is very sweet. I will say the truth to English people » [MP, 38].

Le parcours spirituel suivi par Mary est ainsi un trope récurrent dans les récits d'esclaves qui, accédant à la connaissance, sont de ce fait peu à peu humanisés.

Rappelons tout d'abord que les esclaves étaient alors considérés comme des « biens meubles » (« chattel »), donc dénués de tout sentiment, pas mieux traités que des animaux. L'emploi fréquent du terme « cattle » indique cela. Par le biais de son récit, ce sont tous les esclaves qui retrouvent leur humanité. Si ses maîtres lui rappellent régulièrement qu'elle leur appartient et fait ainsi partie des meubles, par exemple lorsque l'enfant avec qui elle passe ses journées apprend que Mary va être vendue, elle s'écrie « you are my slave », « you belong to me », [MP, 10], la jeune femme décrit longuement ses sentiments, dans un vocabulaire varié. Le terme « heart » est utilisé à plusieurs reprises, mais assorti de connotations fort différentes : « Oh dear! I cannot bear to think of that day, – it is too much. – It recalls the great grief that filled my heart », les tirets semblent se substituer aux sanglots de Mary, et plus loin « Did one of the many by-standers, who were looking at us so carelessly, think of the pain that wrung the hearts of the negro woman and her young ones? », alors que les blancs n'ont qu'un petit cœur et sont ainsi privés de sentiment, « Oh those white people have small hearts who can only feel for themselves » [MP, 10-11]. Dans cette fameuse scène du marché, lorsque Mary et ses sœurs sont vendues, celles-ci sont traitées comme du bétail et l'esclave insiste sur son désespoir ainsi que celui de sa mère, dressant un contraste saisissant avec l'insensibilité des blancs. Tout au long de la scène, Mary est décrite comme objet ou sujet de verbes à la voix passive, ce qui montre qu'elle est chosifiée. Lorsqu'elle raconte à la page suivante son arrivée chez son nouveau maître, elle indique que les propriétaires de la maison ont le cœur plus dur que les pierres et les poutres qui la composent : « The stones and timber were the best things in it; they were not so hard as the hearts of their owners » [MP, 13].

En outre, la technique du contraste est régulièrement employée dans la mesure où, à chaque fois que Mary insiste sur l'attitude froide et méchante de ses maîtres, elle poursuit très vite en mentionnant une personne plus agréable et gentille avec elle, très souvent un ou une autre esclave, ainsi, page 14, Hetty, l'esclave française, est chaleureusement évoquée (« hers was the only friendly face I had as yet seen », alors que la maîtresse de Mary possède tous les attributs de la sévérité et de l'intransigeance : « a rough voice », « her countenance was so stern », « she was a stout tall woman with a very dark complexion », « the harsh sound of her voice ». Les stéréotypes sont même inversés puisque Mary conclut sa description ainsi : « She was a fearful woman, and a savage mistress to her slaves » [MP, 14]. La sauvage n'est pas celle qu'on pourrait croire !

Mary opère enfin une gradation dans l'attitude de ses maîtres, qui passent de la colère à l'indifférence lorsqu'ils lui infligent de mauvais traitements. Si les sentiments permettent de différencier l'homme de l'animal, les blancs perdent au fil des pages leur humanité au profit des esclaves, ce qu'indique la narratrice en comparant deux de ses maîtres :

There was this difference between them: my former master used to beat me while raging and foaming with passion; Mr D- was usually quite calm. [...] Nothing could touch his bad heart – neither sighs, nor tears, nor prayers, nor streaming blood; he was deaf to our cries and careless of our sufferings. [MP, 20]

La répétition des formes négatives suggère l'absence d'empathie et de sentiment chez ce maître qui est déshumanisé alors que Mary, en tant qu'être doué d'intelligence, existe bel et bien, vit par son récit, et par le travail d'écriture que cela implique, même si ce n'est pas elle qui tient la plume, ce qu'indique Sarah Salih, dans l'introduction à l'édition Penguin de 2004 : « By publishing her life story, Prince engages in two kinds of 'life-saving', writing herself and her people into existence and thus preserving 'the life of the race' and writing to save her own life » [MP, xii].

Rappelons tout d'abord que les esclaves n'avaient alors pas le droit à la parole, notamment du point de vue juridique, par exemple lorsqu'ils souhaitaient porter plainte auprès d'un magistrat, ce que rappelle Olaudah Equiano dans son récit. Il est agressé par deux hommes blancs saouls, mais ne peut se défendre et est conduit en prison. Son ancien maître demande conseil auprès d'avocats qui lui répondent ceci : « They told him they could do nothing for me as I was a negro » [OE, 95-96]. Il a pourtant déjà racheté sa liberté. C'est pourquoi, une telle prise de parole est un acte de rébellion, voire de résistance, que l'on retrouve dans *The History*. Mary n'hésite pas en effet à se rebeller à plusieurs reprises, n'acceptant pas son sort sans mot dire. Elle choisit de résister non seulement par ses actes, mais aussi par ses paroles. Frédéric Regard considère que la femme esclave noire muette qui s'exprime représente l'image même de la résistance<sup>1</sup>. Page 18 par exemple elle décide de s'enfuir et de retourner chez sa mère, mais son père la reconduit chez son maître en demandant à celui-ci de mieux la traiter, Mary prend alors la parole pour la première fois : « I then took courage and said that I could stand the floggings no longer, ... ». Son maître a conscience de la prise de pouvoir exercée ici par son esclave puisqu'il lui demande de se taire : « He told me to hold my tongue ». Néanmoins, c'est elle qui remporte

---

<sup>1</sup> Frédéric Regard, « 'He told me to hold my tongue' : l'exercice de la parole dans l'autobiographie de l'esclave Mary Prince », colloque international « Femmes, conflits et pouvoir », organisé par l'Université de Toulouse-Le Mirail, 15-17 octobre 2009.

la victoire lors de cette joute verbale : « He did not, however, flog me that day » [MP, 18]. Mary se rebelle à nouveau en Angleterre ; la narratrice a peu à peu recours au discours indirect libre, ce qui donne davantage de poids encore à ses paroles :

I bore in silence a great deal of ill words: at last my heart was quite full, and I told her that she ought not to use me so; – that when I was ill I might have lain and died for what she cared; and no one would then come near me to nurse me, because they were afraid of my mistress. This was a great affront. [MP, 26-27]

Ce passage donne l'impression au lecteur d'entendre Mary elle-même.

Par opposition, ses maîtres, déshumanisés comme nous l'avons vu, sont peu à peu privés de paroles. Aux yeux de Mary, ils font une très mauvaise utilisation du langage, l'insultant sans cesse en des termes qu'elle n'ose répéter (Voir p. 16-17, p. 24 ou p. 26) au point qu'elle ne prend même plus la peine de rapporter leurs propos : « It is not possible to tell all her ill language » [MP, 26]. Comme le souligne le philosophe et poète américain Ralph Waldo Emerson écrivant sur la littérature noire :

Language must be raked, the secrets of slaughterhouses and infamous holes that cannot front the day, must be ransacked, to tell what negro slavery has been<sup>2</sup>.

Mary Prince semble ainsi engagée dans ce processus de pillage de l'histoire et se sent investie d'une mission presque divine : réclamer l'émancipation des esclaves. Qui s'exprime alors ? La voix qu'entend le lecteur se brouille parfois au point que celle des abolitionnistes domine le texte.

### ***III. La voix des abolitionnistes***

Il est évident que ce récit, édité par Thomas Pringle, poète écossais qui s'est impliqué dans la lutte pour l'émancipation à son retour d'un séjour de six ans en Afrique du Sud, est un véritable texte de propagande, dans le sens où l'entend Christian Auer, reprenant la définition donnée par Garth Jowett et Victoria O'Donnell dans leur ouvrage *Propaganda and Persuasion* :

Propaganda is the deliberate and systematic attempt to share perceptions, manipulate cognitions, and direct behaviour to achieve a response that furthers the desired intent of the propagandist.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Ralph Waldo Emerson, cité par Henry Louis Gates jun., *Loose Canons. Notes on the Culture Wars*, New York : Oxford University Press, 1992, p. 23.

<sup>3</sup> Garth Jowett & Victoria O'Donnell, *Propaganda and Persuasion*, Newbury Park : Sage Publications, 1992, p. 4, cités dans Christian Auer, « Un exemple de propagande abolitionniste :

*The History* est un ouvrage très court, comptant seulement 23 pages dans l'édition originale, et se lit facilement, comme un pamphlet. Il est en outre assorti dès la première édition de 16 pages de supplément, soit presque autant que le récit lui-même, afin de confirmer l'authenticité du document dans la mesure où la voix de l'esclave n'a que peu de valeur. Du fait du filtre d'écriture, le récit de Mary Prince devient un véritable outil politique et il est important de garder à l'esprit que la jeune femme s'efface régulièrement derrière les abolitionnistes. Les stratégies narratives employées au fil des pages telles que le suspense et le sensationnalisme la dépassaient certainement.

Il suffit de consulter la revue que publie alors la *Anti-Slavery Society*, le *Anti-Slavery Monthly Reporter*, pour se rendre compte des points communs avec *The History*. De nombreux numéros du *Reporter* comportent des témoignages d'esclaves ou de personnes ayant assisté à des actes de violence perpétrés contre des esclaves<sup>4</sup>. De plus, Thomas Pringle lui-même renvoie le lecteur à plusieurs reprises dans des notes de bas de page de l'ouvrage de Mary Prince à cette publication à laquelle il participe. Ainsi page 12, lors de la scène du marché, il indique en note de bas de page :

Let the reader compare the above affecting account, taken down from the mouth of this negro woman, with the following description of a vendue of slaves at the Cape of Good Hope, published by me in 1826. [MP, 12]

Il faut ajouter que Mary se fait l'écho des débats animant les abolitionnistes à la fin des années 1820, notamment le conflit entre partisans de l'émancipation graduelle et défenseurs de l'émancipation immédiate. Page 22, elle décrit le fils du maître qui, à ses yeux, ne vaut pas mieux que son père, ce qui implique que la situation des esclaves ne s'améliorera pas à la mort de celui-ci, contrairement à l'avis de plusieurs abolitionnistes :

I must say something more about this cruel son of a cruel father. – He had no heart [on retrouve ici la thématique de l'indifférence des maîtres] – no fear of God; he had been brought up by a bad father in a bad path, and he delighted to follow in the same steps. [MP, 22]

La répétition des termes indique que rien ne va changer. En revanche, une fois à Londres, Mary a peur de quitter ses maîtres car elle ne sait ni où aller ni comment subsister, ce qui soulève la question de l'avenir des esclaves émancipés et du lien entre esclavage et pauvreté :

---

le *Anti-Slavery Reporter 1825-1833* », *Aspects du débat sur l'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne 1787-1840*, Revue française de civilisation britannique, vol XV, n°1, Paris : CRECIB, 2008, p. 109.

<sup>4</sup> Voir l'article de Christian Auer, précédemment mentionné, sur le *Reporter*.

I knew that I was free in England, but I did not know where to go, or how to get my living; and therefore, I did not like to leave the house. [MP, 33]

Notons que la *Anti-Slavery Society* ne se prononce en faveur de l'émancipation immédiate qu'en 1831, date de la publication de *The History*.

Ce récit fut d'ailleurs accueilli et considéré par le public comme un ouvrage de propagande, puisque sa parution fut à l'origine de deux procès en diffamation. Le premier opposa en février 1833 Thomas Pringle à Thomas Cadell, qui avait publié dans *Blackwood's Magazine* l'article de James McQueen « The Colonial Empire of Great Britain ». Celui-ci mettait en cause la véracité de l'ouvrage de Mary Prince. Ce procès fut gagné par Pringle. Le deuxième fut intenté un mois plus tard par John Wood à l'encontre de Thomas Pringle, qui perdit cette fois-ci. De plus, la publication survint en pleine campagne pour l'émancipation puisque la *Emancipation Bill* fut adoptée au Parlement la même année.

*The History* est donc clairement un texte de propagande, dont la cible est parfaitement identifiée puisqu'il s'adresse en priorité aux femmes, vecteur de contestation. Ainsi l'image de l'esclave séparée de ses enfants par un planteur cruel, vendant la famille aux enchères sur un marché [MP, 11] ne pourra que frapper la sensibilité des mères britanniques, nombreuses à s'engager dans la lutte contre l'esclavage en s'associant et en se mobilisant. De même, Mary décrit plus loin les mauvais traitements infligés à des enfants, insistant sur leur jeune âge :

There were two little slave boys in the house, on whom she [my mistress] vented her bad temper in a special manner. One of these children was a mulatto, called Cyrus, who had been bought while an infant in his mother's arms; the other, Jack, was an African from the coast of Guinea. [MP, 15]

Elle poursuit en décrivant les sévices subis quotidiennement par ces jeunes enfants, ce qui ne manquera pas là encore d'émouvoir les mères. Thomas Pringle avoue, dans une note de bas de page ajoutée dans les suppléments, qu'il est conscient de la nature du lectorat visé :

I omit the circumstance here mentioned, because it is too indecent to appear in a publication likely to be perused by females. [MP, 44]

Les arguments défendus dans *The History* ne sont pas sans rappeler ceux que développe Elizabeth Heyrick dans son pamphlet *Immediate, Not Gradual Abolition or an Inquiry into the Shortest, Safest, and Most Effectual Means of Getting Rid of West Indian Slavery*, publié en 1824. Celle-ci critique les

arguments des hommes de la *Anti-Slavery Society*, qui semblent se satisfaire du processus parlementaire et d'une émancipation graduelle.

Enfin, le récit de Mary Prince peut être considéré comme une allégorie de la condition des femmes mariées, esclaves au sein de la société britannique et dépourvues à cette époque de statut juridique.

Par conséquent, Mary ne serait-elle finalement que l'instrument de la propagande des abolitionnistes ? Quel sort lui est réservé après la publication de son histoire ? On ne sait pas vraiment. Il est évident que Thomas Pringle et Susanna Strickland choisissent de publier une version édulcorée (« pruned ») de la vie de Mary pour ne pas choquer les femmes britanniques. C'est au cours des deux procès qui suivent et durant lesquels la jeune femme est appelée à la barre que le public a connaissance des détails peu glorieux de son histoire.

En outre, la parole de l'esclave est mise en doute par les abolitionnistes eux-mêmes. Mary Prince doit apporter la preuve des sévices qu'elle a subis et c'est Mme Pringle qui rédige une lettre attestant du fait que plusieurs femmes dignes de confiance ont examiné le corps de Mary et constaté la présence de marques de coups de fouet. Elle est donc examinée comme un objet de foire et n'est guère mieux traitée par les abolitionnistes que par ses anciens maîtres. La curiosité de ces femmes s'apparente fort à du voyeurisme.

Enfin, Mary Prince, après avoir quitté les Wood, se considère toujours comme une esclave puisqu'elle appelle Mme Pringle « my dear mistress » [MP, 36]. Susanna Strickland elle-même semble penser que la jeune femme appartient à la maisonnée des Pringle, comme elle appartenait à celle des Wood. Elle contribue à écrire l'histoire de « Mr Pringle's Black Mary »<sup>5</sup>, l'utilisation du cas possessif montrant bien que Mary est possédée.

### *Conclusion*

En conclusion, il semble que le but est d'atteindre la « decency », de faire passer Mary pour une bonne chrétienne, digne d'intégrer la société britannique du début du XIXe siècle. La voix de Mary Prince en tant qu'esclave demeure peu intéressante si elle ne se travestit pas en gente dame. Son récit, modelé par Thomas Pringle et Susanna Strickland, est donc conforme en tout point à ce que les abolitionnistes attendent. Mary, quant à

---

<sup>5</sup> Susanna Strickland-Moodie, *Letters of a Lifetime*, édité par Carl Ballstadt, Elizabeth Hopkins et Michael Peterman, Toronto : Toronto University Press, 1988, pp. 56-57.

elle, ne sera jamais invitée à témoigner devant des assemblées réunies par ces derniers, si bien que son témoignage tombera peu à peu dans l'oubli.

### Bibliographie

- AUER, Christian. « Un exemple de propagande abolitionniste : le *Anti-Slavery Reporter* 1825-1833 », *Aspects du débat sur l'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne 1787-1840*. Revue française de civilisation britannique, vol XV, n°1, Paris : CRECIB, 2008 : 107-120.
- EQUIANO, Olaudah. *The Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African* (1789). New York: Dover Publications, 1999, (OE).
- GATES, Henry Louis jun. *Loose Canons. Notes on the Culture Wars*. New York : Oxford University Press, 1992.
- JOWETT, Garth & O'DONNELL, Victoria. *Propaganda and Persuasion*. Newbury Park: Sage Publications, 1992.
- PRINCE, Mary. *The History of Mary Prince, A West Indian Slave* (1831). Londres: Penguin Classics, 2004, (MP).
- REGARD, Frédéric. « 'He told me to hold my tongue' : l'exercice de la parole dans l'autobiographie de l'esclave Mary Prince », colloque international « Femmes, conflits et pouvoir », organisé par l'Université de Toulouse-Le Mirail, 15-17 octobre 2009.